

Un témoignage au temps de l'imperatrice Catherine II

Autor(en): **Pictet, François Charles**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen
Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société
Suisse-Asie**

Band (Jahr): **71 (2017)**

Heft 4

PDF erstellt am: **04.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-737975>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Miszellen – Mélanges – Miscellanea

Les « Tartares Calmouks du Volga »

François Charles Pictet*

Un Temoignage au Temps de L'Imperatrice Catherine II

Introduction et édition par François Pictet

<https://doi.org/10.1515/asia-2017-0082>

Deux « lettres sur les Calmouks » ont été publiées en 1777, anonymément, dans un périodique littéraire parisien. L'identité de leur auteur a pu être établie par une correspondance de l'époque : le Genevois François Pierre Pictet qui vécut de 1762 à 1776 en Russie et notamment à Saratov, sur la Volga, où il pu observer ces peuplades encore peu connues. Un exemplaire du journal ayant été retrouvé, il est maintenant possible de lire ce très ancien témoignage, entièrement oublié.

Né en 1728, Pictet¹ fit de bonnes études couronnées par un doctorat en droit et le brevet d'avocat. Rompant avec la tradition familiale qui le destinait aux magistratures, il chercha sans la trouver fortune à l'étranger. Lié comme plusieurs de ses parents avec Voltaire, établi depuis 1755 à Genève et Ferney, il joua dans la petite troupe d'amateurs qui montait ses tragédies. Bientôt couvert de dettes, il dut s'exiler. Attiré par le mirage russe, il alla tout d'abord à Vienne rejoindre le comte Alexandre R. Vorontsov, le futur chancelier de l'empire, dont il avait fait la connaissance à Genève. Il le suivit à St-Petersbourg où il arriva peu avant le coup d'état qui, renversant le tsar Pierre III, porta son épouse Catherine II au pouvoir en août 1762. Ses relations avec Voltaire, avec qui il correspondait,² le mit vite bien en cour, vivant dans l'entourage de l'impératrice au point que celle-ci, grande admiratrice du patriarche de Ferney, le chargea de lui écrire de sa part ; la réponse, acheminée par la même voie, amorça la correspondance que ces deux personnages allaient

¹ Fondation des archives de la famille Pictet (2012) : *François Pierre Pictet (1728–1798), vie et écrits d'un Genevois « aventurier des Lumières »*, 198 pages (avec bibliographie).

² Sa longue lettre du 4/15 août 1762, dans laquelle il donne une des premières relations du coup d'état parvenue en Europe, est la plus connue. Voir lettre 10650, Voltaire 1973 : 165–171.

*Corresponding author: François Charles Pictet, Chercheur Indépendant, 6 rue Robert de Traz, 1206 Genève, Suisse. E-mail: francois.pictet@bluewin.ch

entretenir pendant des années. Par un ukase d'octobre 1762, Catherine II autorisa la création de colonies de peuplement. Deux sortes étaient prévues : celles de la couronne, dépendant directement du gouvernement, et les colonies privées, concédées à des particuliers. Proche de Grégoire Orlov, chargé de la direction des opérations, Pictet, associé au Français Le Roy, obtint l'une des trois concessions accordées à des particuliers. Selon un rapport d'Orlov,³ il a, dès 1765, créé et dirigé vingt-cinq colonies dans la région de Saratov sur la Volga, comptant 1530 familles sur un total de 6300, soit quelque 5340 individus originaires presque tous d'Allemagne (Volgadeutsche), que lui amenaient des recruteurs peu scrupuleux. Un historien⁴ attribue à Pictet la paternité du long mémoire anonyme sur les colonies que Diderot remit à la tsarine au terme de son séjour à Pétersbourg en 1774 ; l'auteur y critique sévèrement le système en vigueur, recommandant de profondes réformes d'inspiration tout à fait libérale. Les colonies privées seront supprimées en 1782. La disgrâce d'Orlov et l'implication de Pictet dans une affaire de contrebande entraînèrent son expulsion de Russie, sans un rouble en poche, en 1776.

Il vécut ensuite quelques années à Paris où il fit la connaissance de Manon Phlipon qui deviendra par son mariage la fameuse Mme Roland. La jeune femme, qui l'admirait, parle de lui dans sa correspondance. Une de ses lettres,⁵ annonce que Pictet va publier des lettres sur les Calmouks du Volga dans le *Journal des Dames*, ou *Mélanges littéraires et Journal des Dames*, en juillet et septembre 1777.⁶ Pictet avait fait plusieurs longs séjours dans ses colonies, disant dans la première de ses lettres y avoir passé deux ans. Il a donc bien connu le pays qu'il décrit et ses habitants.

De Paris, Pictet passa en 1786 en Angleterre où il vécut pauvrement, donnant des leçons de français. Il continua à correspondre avec Alexandre Vorontsov,⁷ le renseignant sur la situation internationale ou lui soumettant ses considérations sur le projet d'une loi russe sur la poursuite pour dettes et la faillite.⁸ En décembre 1792, il publia une « *Lettre à un seigneur étranger sur la position actuelle de la France relativement aux autres Etats de l'Europe* »⁹ dans

3 Pisarevski 1909.

4 Bartlett 1982, 1979.

5 Lettre à Sophie Canet du 27 juillet 1777. Voir Perroud 1913 : 102–106.

6 Un des rares exemplaires existant de cette publication qui n'a paru que peu d'années est conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal à Paris ; je remercie ici très vivement son directeur qui m'en a communiqué la photocopie.

7 Bartenev 1883, vol. 29.

8 Le Roy 2012.

9 Le seigneur en question est Vorontsov. Reprints en français: Elibron Classics et Gale ECCO Print Editions ; en anglais : *A letter to a foreign nobleman on the present situation of France with respect to the other states of Europe*, Gale ECCO Print Editions.

laquelle il prédit avec une remarquable sagacité la radicalisation de la Révolution, la prise prochaine du pouvoir par un militaire et l'extension des conquêtes à toute l'Europe, Russie comprise. Ce réquisitoire, un des premiers du genre, attira l'attention du gouvernement de Pitt qui, sans l'attacher formellement à la légation d'Angleterre à Berne, le chargea d'observer et de contrecarrer les menées de la France dans la Confédération. Réfugié dans sa ville natale, Pictet est mort en 1798 dans la misère, rejeté par sa famille, quelques semaines après l'invasion de la Suisse par les armées du Directoire et l'annexion à la France de la petite république de Genève.

Un historien français¹⁰ le compte, avec Casanova, Bernardin de Saint-Pierre, Cagliostro et d'autres encore au nombre des aventuriers des Lumières dans le livre qu'il a consacré sous ce titre à quelques étrangers un peu forbans venus chercher fortune dans la Russie de Catherine II. Ses lettres à Voltaire et ses divers écrits montrent pourtant mieux qu'un aventurier : un homme remarquablement cultivé, ayant beaucoup lu et réfléchi aux grandes questions qui agitaient alors l'opinion, un propagateur aussi en Russie des idées libérales d'Adam Smith.

Les Kalmouks ont été décrits par Pallas dans son ouvrage « *Sammlung historischer Nachrichten über die Mongolischen Völkerschaften* », paru à Pétersbourg en 1776. A supposer que Pictet, dont je ne sais s'il lisait l'allemand, en ait eu connaissance, la comparasion des deux textes, même si des scènes semblables y sont décrites, fait écarter tout soupçon de plagiat. Si l'on sait qu'il n'est pas question des Kalmouks dans les pages sur la Tartarie de la première édition de l'« *Histoire des deux Indes* » de l'abbé Raynal en 1770, et que la traduction de Pallas par Gauthier de la Peyronie ne paraîtra qu'en 1788, les lettres de Pictet seraient la première description de ce peuple en langue française. On notera, avec les réflexions philosophiques bien dans le goût du temps sur la relation entre liberté, bonheur et civilisation, la précision, plutôt rare à son époque, avec laquelle il a étudié son sujet. Cet intérêt pour ce qu'on appellera plus tard l'ethnographie se retrouve dans les observations que son parent Jean Louis Pictet faisait à la même époque, à l'occasion d'une expédition astronomique, sur les Lapons de la péninsule de Kola.¹¹

François Charles Pictet, né en 1929 à Genève, avocat, ancien ambassadeur de Suisse.

¹⁰ Stroeve 1997.

¹¹ Candaux 2005.

★

1 Lettre sur les Calmouks

A Madame de ***.

Vous l'exigez, Madame, il faut bien vous obéir. Vous voulez connoître les Tartares Calmouks ; mais comment peindre de couleurs agréables un peuple barbare, dont les mœurs, dures et sauvages, sont faites pour révolter les âmes sensibles et délicates ? comment vous persuader que le bonheur puisse être connu d'une nation errante et vagabonde, qui vit sans habitation fixe, qui n'a, pour se garantir des injures de l'air et de l'intempérie des saisons, que des tentes faites, il est vrai, avec beaucoup d'industrie, mais qui, cependant, ne peuvent suppléer que bien imparfaitement à la plus chétive cabane ; qui, aimant le pain avec une espèce de fureur, en est, toutefois, presque continuellement privé, qui ne se nourrit que de lait de jument et de chair crue qu'elle dévore sans préparation ; qui, en un mot, sans les moindres principes des arts, sans nulle espèce de connoissances, sans aucun commencement de civilisation, ne peut que rappeler l'idée des premiers âges du monde, et nous donner la notion de ce que pouvoit être le genre humain, avant que l'agriculture fût perfectionnée ; avant que les arts, qui en sont la suite, eussent étendu les lumières, et fait naître, en tout genre, ces chef-d'œuvres qui nous consolent des malheurs de la vie ?

Encore, Madame, si, semblable aux Russes, que l'intérêt ou les ordres du Souverain, retiennent chez les Calmouks, j'eusse eu, comme eux, l'aptitude d'apprendre leur langue, aptitude que, (pour le dire en passant,) les Russes ne doivent qu'à leur ignorance profonde des choses qui leur donnent la plus étonnante facilité pour toute étude de mots, j'aurois pu profiter des deux années que j'ai passées dans leur voisinage pour prendre sur cette nation des connoissances intéressantes ; et, si j'étois parvenu à avoir une idée nette des raisons qui les attachent à un genre de vie si étrange, et dont l'habitude leur donne l'antipathie la plus décidée pour toute autre manière d'exister ; si j'eusse pu me prouver à moi-même, (afin de le démontrer aux autres,) que cet attachement et cette antipathie tiennent à leur enthousiasme pour la liberté et pour l'indépendance, si j'eusse été certain (ce que je n'ai pu que soupçonner) que ceux d'entr'eux qui ont été élevés à la Cour de Russie, ou que le hasard et les circonstances ont retenu, pendant plusieurs années, dans les pays les plus civilisés de l'Europe, n'ont profité de la première occasion pour rentrer dans le sein de leur nation et reprendre leurs anciennes erreurs, que parce qu'ils étoient convaincus que de nouveaux besoins n'étoient que des nouveaux liens ; si

j'étois bien sûr qu'ils ne se sont refusés aux offres de tout genre qu'on a pu leur faire, que parce qu'ils ont vu de près les effets de la culture et de la civilisation, et qu'ils ont reconnu l'impossibilité, pour le cultivateur paisible, de se soustraire aux vexations de l'autorité : alors peut-être j'aurois pu jeter quelque intérêt sur les préjugés d'un peuple qui auroit su sacrifier les biens et les jouissances de toute espece, que procurent à l'homme l'agriculture et la société perfectionnée, pour s'assurer et rendre absolument indépendantes ses propriétés personnelles et mobilières : mais, Madame, n'ayant jamais su la langue de ce peuple singulier, n'en ayant vu que l'extérieur, n'ayant pu interroger que des Russes, trop bornés pour qu'on puisse s'en rapporter à leurs récits, tenez-moi compte de ma complaisance, et prenez-vous-en à vous-mêmes, si mes observations ne répondent point à vos espérances.

Une guerre qui s'éleva au commencement du siècle entre les différentes nations Tartares, qui, depuis l'antiquité la plus reculée, errent dans les déserts qui séparent la Russie de la Chine, donna aux Russes, qui n'avoient rien fait pour cela, la nation des Tartares appelés Calmouks, sur les mœurs desquels vous désirez des détails. Pressée par un ennemi supérieur, ayant perdu, dans les différens combats qui s'étoient succédés rapidement, la majeure partie de ses guerriers, la nation préféra l'émigration à la servitude, et, ayant député vers Pierre pour lui demander une retraite, ce Prince, trop habile pour se refuser à un traité qui lui promettoit tant d'avantages, accorda tout ce qu'on lui demandoit, et assigna aux Calmouks, réduits à environ cent mille familles, les bords fertiles du Volga, depuis Saratoff jusqu'à Astracan, et les rives de la mer noire, depuis Astracan jusqu'aux montagnes, aux pieds desquelles Terki et Kislar¹² marquent les limites de l'Empire, ce qui forme une étendue de plus de cent cinquante lieues de longueur sur une largeur de 50 à 60 lieues.

On est généralement si peu instruit, dans le reste de l'Europe, de ce qui regarde la Russie, on a des idées si fausses de la nature du climat, des qualités du sol, des productions qu'on y recueille, de celles qu'on y pourroit cultiver avec avantage ; on est si communément porté à imaginer que l'âpreté du froid y est un obstacle à la végétation, et que telle est la première et la principale cause du peu de rapport qu'on y observe entre l'étendue du terrain et le nombre de ses habitans, qu'il ne sera, peut-être, pas inutile de s'arrêter quelques instans à examiner quel étoit le climat et la qualité du terrain cédé aux Calmouks par Pierre, et dans quelle situation étoit le pays au moment où ils y arriverent ; ne fut-ce que pour se convaincre, de plus en plus que, sans liberté et propriété, les plus beaux pays et les plus fertiles, n'offrent par-tout que des déserts où l'animal

¹² Le fort de Terki se trouvait sur la rive ouest de la mer Caspienne au pied du Caucase ; celui de Kislar, aujourd'hui Kislarskaja, un peu plus au nord, à l'embouchure du fleuve Terek.

brut peut trouver sa subsistance, mais où l'homme ne sauroit multiplier et s'étendre.

Si, jugeant par analogie, on ne faisoit attention qu'au degré de latitude, on croiroit que Saratoff doit avoir le climat d'Hambourg, Astracan le climat de Lyon, Terki et Kislak le climat de la Provence et de l'Italie ; mais, par une singularité physique, dont on donne différentes explications, le climat, dans ces parties orientales de la terre, ne suit pas exactement la marche des degrés de latitude, et l'on peut assurer que les hivers y sont bien plus froids, et les étés infiniment plus chauds qu'ils ne le sont dans le reste de l'Europe sous la même latitude ; ce qui est bien éloigné d'être un obstacle à la végétation.

Aussi, quoique ce pays fut pour ainsi dire, absolument inculte et inhabité au commencement du siècle, quoique Terki, Kislak, Astracan, Saratoff, ne dussent leur existence qu'au commerce et à la nécessité d'avoir des postes fixes où l'empire pût tenir de fortes garnisons capables d'en imposer aux Tartares Cubans, d'arrêter leurs courses et leurs dévastations ; quoiqu'il n'y eût d'ailleurs dans tout le pays que quelques villages Cosaques qu'on y a transportés, soit pour charrier le sel, production du sol et des eaux, soit pour le service de la poste ; quoique leur culture soit à peu-près nulle et que, par conséquent, ce petit nombre d'habitans soit tenu de tirer ses subsistances des provinces abondantes du royaume de Casan, il n'en est pas moins vrai que le pays a été anciennement aussi peuplé et aussi bien cultivé qu'aucun autre de l'Europe.

Il seroit aisé, Madame, de rapporter différens passages des anciens auteurs, qui tous confirment cette opinion. Mais pourquoi faire parade d'une érudition au moins inutile, tandis qu'il est vrai qu'on ne peut faire un pas dans le pays sans se convaincre de cette vérité ? En effet, on y rencontre fréquemment des ruines de bâtimens de briques d'une dureté et d'une solidité que nous ne connoissons plus, et qui prouve que l'industrie si vantée des modernes est, à bien des égards, inférieure à celle de cette antiquité qu'on affecte de déprimer ? Ces ruines paroissent avoir appartenu, les unes à des villes du premier ordre, les autres du moins à des habitations considérables, telles qu'en peuvent construire des peuples cultivateurs et nombreux. Il n'est pas rare d'y trouver des tombeaux ornés de pyramides de pierres, taillées de mains d'hommes. Enfin, les bords du Volga et les rivières qui s'y déchargent, offrent de toutes parts des vestiges de camps retranchés, assez spacieux et construits avec assez de soins, pour qu'on ne puisse se dissimuler que le pays a certainement été le théâtre de guerres longues et disputées, que des armées nombreuses y ont séjourné, ce qu'elles n'auroient pu faire dans l'état actuel des terres ; et, quand tous ces indices nous manqueroient, comment se figurer que les hommes eussent volontairement négligé le pays le plus fertile, où les productions spontanées de la nature par leur beauté et leur qualités, assurent le cultivateur que ses soins et son travail lui

donneroient les récoltes les plus riches, où les rivières les plus poissonneuses lui offrent la nourriture la plus abondante ; si des causes étrangères au sol et au climat n'avoient pas fait disparaître de dessus la surface de la terre ses malheureux habitans. Vous dirai-je que dans les forêts de Terki et Kislar, on trouve à peu-près tous les fruits que nous connoissons, sauvages à la vérité, et ayant conservé quelque chose d'âpre et d'agreste, mais qui, par la culture, acquièrent promptement la saveur la plus délicate. Vous ferai-je observer que les vignes plantées à Astracan par les soins de Pierre I. se sont parfaitement conservées, et que si l'on n'y fait que du vin bien au-dessous du médiocre, c'est uniquement par une suite de l'ignorance et de l'engourdissement des habitans qui abandonnent leurs vignes sans culture, qui les laissent sans les tailler, qui cueillent le raisin tel que la nature le donne, sans avoir même acquis aucune notion sur la manière de faire fermenter et de conserver le vin. Vous ramènerai-je à Tsaritsin,¹³ distant au plus de Saratoff de cinquante lieues, où une forêt immense de mûriers fourniroit seule les moyens de faire une quantité de soie très-considérable, et assure au cultivateur qui voudroit s'occuper de cette production, que ses soins ne seroient point infructueux : mais, quand on ne voudroit jeter les yeux que sur Saratoff, partie la plus septentrionale du pays dont nous parlons, où trouver des terres plus fertiles et qui promettent des récoltes plus abondantes ? Je puis vous assurer, Madame, pour l'avoir vu deux printems, qu'à peine les premiers jours d'Avril ont fait disparaître les neiges, qu'on y voit les campagnes émaillées de mille fleurs ; que la tulipe, l'œillette, la violette, le narcisse, l'anémone, la renoncule, la jonquille, et ces innombrables fleurs de nos prairies, les parent et les embellissent ; qu'à ces fleurs succèdent des herbes qui forment naturellement les plus excellens pâturages, et qu'ayant eu occasion de faire défricher quelques portions de ces terres, j'ai été étonné et confondu par l'abondance des récoltes. Comment donc se peut-il faire, allez-vous dire, qu'un si beau pays soit resté ou soit devenu désert ? C'est sur quoi, Madame, je prendrai la liberté de hasarder quelques réflexions ; ce qui, me donnant occasion de vous expliquer pourquoi Pierre accorda aux Calmouks un si beau pays et d'une étendue si considérable, me ramènera naturellement aux Coutumes, aux mœurs et aux usages de ce peuple, et fera, si vous le voulez bien, le sujet d'une seconde lettre ; car, en vérité, il m'est si difficile de me persuader que vous puissiez trouver quelque intérêt dans tout ceci, qu'il faut que vous m'assuriez que vous n'êtes point lasse de me lire pour que je puisse me déterminer à continuer un tableau que votre avidité pour vous instruire peut seule vous rendre intéressant.

Je suis avec respect, etc.

¹³ Tsaritsine, aujourd'hui Volgograd, ex Stalingrad.

2 Lettre II sur les Tartares Calmouks

Non, Madame, ce n'est point une exagération, le pays dont je vous parlois dans ma Lettre précédente, est tel que je vous l'ai dépeint ; et cependant, encore aujourd'hui, il est à-peu-près sans culture et sans habitans. Vous vous en étonnez, mais, permettez-moi de vous le dire, si vous aviez réfléchi sur une infinité de choses que vous avez lues, le fait vous auroit paru tout simple. Vous vous rappelez que les déserts qui séparent la Russie de la Chine, sont occupés par des Nations Tartares, qui, comme je vous l'ai déjà dit, errent plutôt qu'elles n'habitent dans ces vastes régions. Vous savez que c'est du fond de ces déserts que sont sortis, à différentes reprises, ces Conquérans fameux qui ont dévasté le Monde. Vous avez ouï parler des Gengis et des Tamerlans ; vous n'ignorez pas qu'eux et leurs successeurs, non contents de s'être assis sur tous les trônes de l'Asie, ont porté leurs armes et sur les bords de la mer Caspienne, et sur ceux de la mer Noire ; que leurs descendans, sous différentes dénominations, sont encore en possession de la plûpart de ces contrées. Peut-être ne seroit-il pas impossible de vous faire voir que c'est originairement de ces mêmes Tartares que sortirent les Nations qui détruisirent l'Empire Romain, et donnerent des loix à l'Europe. Mais, Madame, si vous vous rappelez quel étoit, et quelle est encore aujourd'hui la manière dont ils font la guerre, si vous vous dites qu'ils ne s'emparent jamais d'une ville sans la réduire en cendres, et sans en faire un monceau de ruines ; qu'ils ne parcourent jamais un pays sans en enlever les habitans, et sans les réduire en esclavage ; que la destruction et l'incendie les accompagnent par-tout ; qu'eux-mêmes ne connoissant d'autres habitations que leurs tentes, d'autres richesses que leurs troupeaux, trouvent tout dans un pays, dès qu'il leur offre de l'eau et des pâturages, il vous sera aisé de comprendre que, maîtres du royaume d'Astracan, par droit de conquête, ils ont dû en faire un désert.

Si, après s'être emparés des rives du Volga et des bords de la mer Caspienne, les Tartares eussent pu en jouir tranquillement, peut-être eussent-ils laissé respirer les peuples vaincus, et se seroient-ils contentés, là comme ailleurs, d'astreindre les anciens habitans à la culture des terres, et d'en partager les fruits ? Mais ces contrées étoient trop voisines de la Russie pour que les Tartares pussent s'y établir solidement. Si leurs mœurs et leur constitution rendent leurs incursions faciles et dangereuses, ces mêmes mœurs et cette même constitution permettent difficilement qu'ils s'établissent dans les pays qu'ils ravagent. Tant qu'il leur reste un ennemi, ils sont toujours au moment d'être chassés. Aussi, quoique les Tartares aient eu, pendant de longues suites d'années, les succès les plus marqués contre

les Russes, quoiqu'ils se soient emparés plus d'une fois de leur capitale, quoiqu'ils leur aient imposé un tribut humiliant, ils ont fini par perdre toutes leurs conquêtes, et par être chassés entièrement des royaumes de Casan et d'Astracan. Mais chasser les Tartares d'un pays qu'ils ont occupés, ce n'est point encore s'en délivrer entièrement. Leur voisinage est toujours funeste. Leur avidité pour le pillage, la bonté de leurs chevaux rendent toujours leurs incursions très à craindre. A l'avènement de Pierre I au trône, il y avoit déjà près d'un siècle que les Czars étoient maîtres d'Astracan ; et cependant l'on peut voir dans la relation de l'Ingénieur Perri,¹⁴ chargé par ce Prince de diriger les travaux du canal qu'il prétendoit faire creuser entre le Don et le Volga, à quels dangers étoient exposés les ouvriers qui y travailloient, de la part des Tartares Cubans, qui, chaque été, ne manquoient pas de parcourir le pays, et, malgré cinq à six mille hommes de troupes réglées, enlevoient les ouvriers, leurs chevaux, brûloient les moissons, et rendoient par-là toute culture impossible.

Il faut rendre justice à Pierre I. Si ce Prince, à bien des égards, est fort au-dessous des éloges que la tourbe des Ecrivains lui a prodigués, on ne peut s'empêcher de convenir qu'il avoit des vues. Quand on le voit s'occuper des moyens d'ouvrir à ses sujets le commerce de Perse et de Bucharie, de délivrer le royaume d'Astracan des incursions des Tartares, on est forcé de convenir qu'il connoissoit ce qui manquoit à son pays. S'il se trompa souvent dans les moyens, si les garnisons qu'il établit sur les frontières, si le canal qu'il faisoit creuser n'étoit qu'une barriere impuissante contre des hommes dont on ne prévoit jamais la marche, qui s'annoncent par leurs dégâts, qui traversent à la nage les rivières les plus rapides, et qui se retirent avec une célérité qui tient du prodige, il ne tarda pas à sentir qu'il falloit d'autres mesures contre un ennemi d'une nature aussi particuliere. Comme il put voir dans ses guerres contre les Turcs, que c'étoit bien moins aux lignes fortifiées qu'à la maniere de vivre des Cosaques, et sur-tout des Zaporoviens qu'il devoit la sûreté de l'Ukraine, il sentit de même que ce n'étoit qu'en opposant aux Tartares Kirchis et aux Tartares Cubans un ennemi, dont la maniere de faire la guerre eût quelque rapport avec la leur, qu'il pourroit se délivrer de leurs ravages : aussi accepta-t-il avec empressement les propositions des Calmouks, qui seuls pouvoient mettre ses frontieres en sûreté.

¹⁴ L'ingénieur anglais John Perry (1669–1738) avait été engagé par Pierre I pendant son voyage incognito en Angleterre (1698) pour relier, par un canal entre le Don et la Volga, la mer Noire à la Caspienne ; les travaux interrompus en 1701 et repris sans succès par la suite seront achevés sous Staline par les victimes du goulag.

Les Calmouks demandoient à Pierre I des terres où ils pussent vivre et faire paître leurs troupeaux. Ils lui offroient de le servir dans toutes ses guerres, de prendre parti dans toutes ses querelles. Il leur assigna la rive gauche du Volga, et les bords de la mer Caspienne. Quand ils vinrent s'y habituer, ils pouvoient former environ cent mille familles. On peut juger par-là de la quantité de bestiaux qu'ils devoient avoir, n'ayant d'autre nourriture que le lait de leurs jumens, et la chair des animaux morts de vieillesse ou de maladie. La nécessité de trouver toujours de nouveaux pâturages les faisoit errer dans le pays. Leur habitude étoit de partir d'Astracan dès les premiers jours du printems, de remonter le Volga jusqu'à Saratoff, de redescendre ensuite, et de passer l'hiver dans les environs de Terki et Kislar, où il tombe très-peu de neige, et où il est très-rare qu'elle ne fonde pas à l'instant même de sa chute.

Les mœurs des Calmouks sont très-simples. Un peuple pasteur et qui n'a point d'habitations fixes, ne peut connoître aucun de ces raffinemens qui, chez les Nations civilisées, ont fait naître des besoins de toute espece. Mais, quelques simples que puissent être les mœurs d'une Nation, il est impossible qu'elle compose une société, et qu'elle puisse vivre en corps de peuple, sans avoir des loix et une forme de gouvernement. Rien ne seroit peut-être plus curieux que de connoître, dans tous ses détails, la législation des Calmouks. Ce que je vous en puis dire, Madame, c'est que la Nation, divisée en différentes hordes ayant chacune un Chef ou Prince particulier qui, au premier coup d'œil, paroissent absolument indépendans les uns des autres, reconnoît cependant un Chef général ou suprême, auquel seul on s'adresse pour toutes les affaires publiques, auprès duquel résidoit un Envoyé de Russie, et une garde dite d'honneur, mais qui, dans le fait, étoit chargée d'inspecter sa conduite et de diriger ses démarches. Ni le Chef général de la Nation, ni les chefs des hordes particulieres ne paroissent jouir d'une autorité arbitraire. Eh ! comment, en effet, le pouvoir arbitraire auroit-il pu s'établir et se conserver chez une Nation dont tous les individus peuvent à chaque instant s'y soustraire, et trouveroient par-tout les moyens de vivre et de subsister : mais il paroît qu'il est dans chaque canton un certain nombre d'hommes qui assistent au Conseil, et qui partagent l'autorité du Chef, soit qu'ils tiennent cette prérogative de la faveur, soit qu'elle soit la suite de leurs richesses, soit enfin, ce qui est le plus vraisemblable, qu'elle vienne de leur valeur et de leur expérience dans la guerre. D'ailleurs, tous les individus de ce peuple paroissent égaux, et, quoiqu'ils aient des esclaves faits à la guerre, ou ils les vendent aussi-tôt qu'ils en trouvent l'occasion, ou ils les incorporent dans la Nation ; dès-lors, ayant la même nourriture, la même maniere de vivre que leurs maîtres, n'étant, comme eux, soumis à aucun travail, ou du moins n'étant tenus que d'un travail très léger, il ne paroît pas que leur condition soit facheuse. Je n'ai pu apercevoir, parmi eux, aucune trace des vices que fait

naître l'esclavage dans tous les lieux où ce malheureux abus de la force a corrompu les peuples.

Si une forme de gouvernement quelconque est indispensablement nécessaire à toute Nation, rassemblée en corps, peut-être une Religion ne lui seroit-elle pas moins utile, si du moins elle étoit fondée sur les vrais principes de la morale. Les Calmouks en ont une. Mais il me seroit impossible de pouvoir vous rendre compte de leurs dogmes. Soit qu'ils reconnoissent le grand Lama, soit qu'ils aient des dogmes particuliers, je n'ai pu savoir autre chose sinon qu'ils ont des Prêtres et des Idoles auxquels ils rendent un culte. Leurs Prêtres jouissent d'un grand crédit, et sont singulièrement respectés. C'est à eux seuls et pour leur nourriture qu'on se permet de tuer des bestiaux. Tous les vingt ans, le pouvoir des chefs de la Nation est suspendu pour une année. Pendant cette année, la Nation ne reconnoît d'autre autorité que la leur. Chaque individu peut appeler et faire comparoître devant leur tribunal le Chef dont il croit avoir à se plaindre : institution qui, au premier coup-d'œil, pourroit donner une grande idée de la sagesse de ce peuple, si d'ailleurs l'exemple de tous les tems n'apprenoit à s'y défier du pouvoir et de l'autorité du Clergé.

La figure des Calmouks est assez connue. Ils ont, ainsi que tous les autres Tartares, le teint olivâtre, de grosses lèvres, la bouche grande, les oreilles épaisses et saillantes, le nez écrasé, le front plat, les yeux petits et peu ouverts. Ils ne sont ni grands, ni bien faits, mais forts et robustes. Les hommes et les femmes sont vêtus de même. La même maniere de vivre, la même habitude de monter à cheval et de s'exposer au grand air, faisant disparoître, en grande partie, les différences qui ailleurs caractérisent les deux sexes, on auroit beaucoup de peine à les discerner, si les hommes n'avoient la coutume d'attacher leurs cheveux sur le derriere de la tête en une seule queue, tandis que les femmes en ont deux. Ceux qui ont vécu parmi eux, et qui connoissent leur langue, disent que le son de voix établit une différence encore plus marquée. Quant à moi, je suis obligé de convenir que je n'en ai jamais été frappé, les uns et les autres m'ayant toujours paru glapir bien plus que parler. Je ne vous dirai rien de la forme de leurs vêtemens qui ressemblent à ceux de tous les autres Tartares. Vous pouvez en prendre une idée juste sur les desseins de M. le Prince,¹⁵ qui, en général sont très-exacts.

On croiroit qu'il ne doit point y avoir de luxe chez une pareille Nation. Il y regne cependant comme par-tout ailleurs, et il y tient aux mêmes causes, je veux

¹⁵ Jean Baptiste Le Prince (1734–1781). Ce peintre et graveur français avait voyagé en 1761 en Sibérie occidentale jusqu'à Tobolsk ; l'abbé Chappe d'Auteroche, qui avait observé près de cette ville le transit de Vénus cette année-là, le chargea d'illustrer son récit de cette expédition publié en 1768.

dire à l'inégale répartition des richesses. Quoiqu'elles ne consistent que dans leurs troupeaux, comme ces troupeaux multiplioient prodigieusement, et qu'ils vendoient, chaque année, aux Russes une immense quantité de bœufs, de vaches, de moutons, de chevaux, même de chameaux en tems de guerre ; comme, d'un autre côté, ils n'achetoient des Russes que quelques farines, quelques étoffes de laine grossière, quelques toiles de chanvre de qualité inférieure, et beaucoup de tabac en feuille, qu'on leur donnoit à grand marché, il arrivoit que les Russes étoient obligés de leur payer en argent un retour considérable : commerce qui avoit mis à portée les plus industrieux et les plus économes d'augmenter beaucoup leurs troupeaux, et d'acheter des Buchares, soit de nouveaux bestiaux, lorsque les demandes des Russes alloient au-delà de ce qu'ils pouvoient fournir par eux-mêmes, soit des vêtemens de coton, des mousselines, des étoffes de soie, qu'ils n'emploient cependant que pour border la doublure de leurs robes, des tapis et des carreaux de plume, couverts d'étoffes, parmi lesquelles il s'en trouve quelquefois de très-riches.

Les bestiaux de la totalité de la nation, allans ensemble dans les mêmes pâturages, n'étant pas gardés, chacun séparément, par un individu de la famille à laquelle ils appartiennent, mais par un détachement d'hommes à cheval et armés, consignés pour cet objet par le chef, et qui sont relevés tous les jours, il est difficile de comprendre comment ils ne se confondent pas, comment chacun reconnoît ce qui lui appartient, comment la cupidité particuliere n'occasionne pas à tous les instans des querelles et des procès sur le droit de propriété. On n'en voit cependant aucunes traces. Il paroît que rien n'est si respecté que la propriété. J'ai cru voir que le vol et l'usurpation étoient des crimes inconnus parmi eux. Quoiqu'ils se permettent des incursions sur les terres de leurs voisins, quoique, dans ces incursions, ils pillent et emportent tout ce qu'ils rencontrent, on est chez eux dans la plus parfaite sécurité, tellement que si des bestiaux que vous leur achetés, quelqu'un s'enfuit, et retourne chez ses anciens maîtres, ce qui arrive très-fréquemment pour peu que vous n'y fassiez pas attention, ils vous le ramènent avec le plus grand soin, fussiez-vous déjà à vingt ou trente lieues de leur camp.

Non seulement, Madame, les étrangers qui arrivent chez les Calmouks y sont en parfaite sûreté, mais ils sont reçus avec cette cordialité dont nous n'avons point d'idée. A peine êtes-vous arrivé, que le chef du canton fait dresser une ou plusieurs tentes, où l'on vous conduit. Vos chevaux sont menés au pâturage et vous n'avez plus à vous en embarrasser. Si vous avez des provisions, personne n'y touche, pas même au pain, pour lequel cependant ils ont une espèce de fureur. Ils sentent bien que vous n'en devez avoir que ce qui vous est nécessaire. Ils vous amènent des veaux et des moutons en vie, qu'ils tuent, écorchent et nettoient devant vous, afin que vous soyez bien sûrs qu'ils ne prétendent pas vous traiter à leur maniere. Ils

vous apportent du bois, font eux-mêmes du feu et des broches. Il est vrai qu'il faut avoir avec soi tous les ustensiles nécessaires ; ce peuple ne se sert que de ses mains. Si on pouvoit s'accoutumer au goût âpre et sauvage, ainsi qu'à la violence de leur eau-de-vie de lait de jument, ils vous la prodigueroient. En un mot, ils n'exigent point qu'on se plie à leur goût ni qu'on s'astreigne à leurs manières. La seule chose à laquelle ils sont sensibles, et qu'on ne peut leur refuser, sans exciter leur indignation, c'est de fumer avec eux dans la même pipe. La plus grande marque de mépris, est de ne pas offrir sa pipe à celui qui arrive, et rien ne les humilie davantage que de la refuser, quand ils vous l'ont offerte. Ne croyez pas, Madame, qu'ils exigent le paiement de toutes les provisions qu'ils vous prodiguent. S'ils vous vendent leurs bestiaux, lorsqu'ils supposent que vous les achetés pour les revendre vous-même, ils pensent qu'il est indigne de l'homme de refuser à son semblable ce qui lui est nécessaire pour sa propre subsistance. Prendre de l'argent pour le nourrir, ce seroit, disent-ils, violer l'hospitalité. Comme ils trouvent très mauvais, quand ils viennent chez les Russes, qu'on leur refuse ce qu'ils désirent, comme il faut avoir grand soin de tout serrer dès qu'on les aperçoit, parce qu'ils ne font aucune difficulté de prendre ce qui leur convient, comme une des principales raisons de la haine qu'ils ont pour eux et du mépris qu'ils leur témoignent, vient des refus qu'ils ont éprouvés à cet égard ; comme ils soutiennent qu'il n'y a que les esclaves qui puissent voir un homme qui a faim, sans lui donner à manger, ils sont bien éloignés de s'avilir à leurs propres yeux, jusqu'à vouloir imiter un exemple qu'ils trouvent déshonorant.

Leurs tentes sont faites avec une industrie admirable. Au premier coup d'œil, elles paroissent rondes. Dans le fait leur forme est un duodécagone régulier. Douze portions de claies, à mailles de deux à trois pouces d'ouverture, égales entr'elles, hautes d'environ quatre pieds, larges de trois, et fichées en terre avec solidité, en font la baze. Le bord supérieur desdites claies est percé de trois en trois [sic], d'un demi-pouce de diamètre et à trois pouces de distance les uns des autres. Ils mettent dans chacun de ces trous une baguette longue de sept à huit pieds, et arrêtent toutes ces baguettes par le haut, à un cercle de deux pieds de diametre. Le tout est recouvert d'une espece de feutre très-épais, qu'ils préparent eux-mêmes, dont ils font des couvertures et des tapis, qui, pliés en cinq ou six doubles, s'attachent sur leur chevaux avec une sangle, et leur servent de selle, en y joignant un arçon de deux pièces de bois, à peu-près semblable à celui que le Maréchal de Saxe vouloit introduire dans la cavalerie. Ils pratiquent la porte de la tente dans une des claies, et il est aisé de comprendre que l'entrée n'en est pas des plus commodes. S'ils ont besoin de feu, ils en allument au milieu de la tente, donnent passage à la fumée, en ôtant le morceau de feutre qui recouvre le cercle de deux pieds de diamètre, auquel je vous ai dit qu'étoient attachées les baguettes qui en font le toit. Sitôt que le feu

est éteint, ils remettent le feutre, et alors on éprouve dans la tente une chaleur très-forte, et telle que nous en serions incommodés. C'est dans ces especes d'habitations qu'ils passent leur vie, les jambes en croix et accroupis sur leurs talons à la maniere Tartare, sans autres meubles que les tapis et les couvertures dont je vous ai parlé, et quelques carreaux qui leur servent d'oreillers.

S'ils veulent changer de camp, et se transporter d'un lieu à un autre, ils plient leurs tentes, et les chargent, ainsi que leurs autres bagages, sur des chariots à deux roues, auxquels ils attèlent des chameaux, et qui sont faits, avec beaucoup d'industrie, pour l'usage auquel ils sont destinés ; car, comme ils sont dans le cas de traverser souvent des rivieres sur lesquelles il n'exista jamais de ponts, ils ont soin de les faire très-courts sur le derriere, qui ne dépasse l'essieu que de deux à trois pieds au plus, d'en tenir la voie très-large, d'en faire les roues très-légeres, mais cependant d'un grand diamètre, d'en garnir le fond entre les brancarts de planches minces, légeres et très-bien jointes, et d'établir sur le derriere deux montans d'environ trois pieds de haut, portans dans leur partie supérieure une planche mince sur laquelle ils attachent et retiennent ceux de leurs effets qu'ils veulent garantir de l'eau. Une ou deux femmes se mettent sur chacun de ces chariots, et prennent avec elles les enfans trop jeunes encore. Le reste de la nation est à cheval. On se met en route, en chassant devant soi le bétail, et, si l'on rencontre une riviere, elle n'est point un obstacle. Les bestiaux y entrent sans difficulté et la traversent à la nage ; les chameaux attelés aux chariots en font de même. Ceux qui sont à cheval en descendent, se dépouillent de leurs habits, et, s'entortillant le bras droit à la criniere de leur monture, sont conduits de l'autre côté avec la plus grande facilité. J'ai été témoin une fois en ma vie de ce spectacle, et je puis vous dire n'avoir rien vu, depuis que j'existe, qui m'ait paru si intéressant, ce qui vous paroîtra tout simple, lorsque je vous aurai dit que le Volga, dans cet endroit, a plus d'une demi-lieue de large, que la horde qui le traversoit pouvoit monter à dix mille familles, et avoit avec elle plus de trois cens mille têtes de bestiaux de toute espece.

Les armes des Calmouks sont l'arc et la flèche, le sabre et une lance ou pique de dix à douze pieds de long, garnie par le bout d'un fer tranchant et très-acéré, dont, malgré sa longueur, ils ne sont point embarrassés. Ils s'en servent avec beaucoup d'adresse. Depuis qu'ils ont séjourné sur les terres de la Russie, ils ont acquis une sorte de connoissance des armes à feu. J'ai vu chez eux quelques fusils ; mais ils ne savent pas s'en servir. Leur maniere de faire la guerre est absolument différente de la nôtre. Ils n'ont que de la cavalerie, qui ne combat point en escadron, n'entend rien à nos évolutions, attaque en désordre, mais avec feu et impétuosité. Chaque soldat a toujours avec lui deux ou trois chevaux, sur lesquels ils font des traites qui nous paroissent incroyables, ce qui leur donne le moyen d'être continuellement sur les bras de l'ennemi et de

l'attaquer, au moment où il s'y attend le moins. Vous avez pu voir dans les mémoires du Général Manstein, quels services ils rendirent à l'empire dans la guerre de l'Impératrice Anne contre les Turcs. Dans la guerre d'Allemagne, sous l'Impératrice Elisabeth, on ne put pas les employer, et l'on fut même contraint de les renvoyer, parce qu'ils dévastoient le pays et affaioient leur propre armée. Ils n'auroient pas été moins utiles dans la guerre que l'Impératrice Catherine II vient de terminer,¹⁶ s'ils avoient voulu servir, et si, après la première campagne, ils n'avoient pas entièrement abandonné les terres et les intérêts de l'empire. Cet événement, Madame, qui n'a pas fait une grande sensation, mérite cependant l'attention des politiques. Je vous en expliquerai les raisons, autant du moins qu'elles sont parvenues à ma connoissance ; mais, auparavant, j'ai encore un mot à vous dire de leur attachement à leurs coutumes ; et de l'influence qu'avoit eue leur séjour dans le pays que Pierre I leur avoit cédé. Ce sera, si vous le voulez bien, la matière d'une troisième Lettre.¹⁷

Je suis avec respect, etc.

Nota. Ces Lettres sont d'une plume savante, exercée depuis long-tems dans les matières politiques. L'écrivain qui veut bien en enrichir ce Recueil, a beaucoup voyagé, et, au lieu des inutilités que la plupart des autres voyageurs accumulent, il ne prétend donner au public que le résultat de ses réflexions. Elles portent principalement sur les mœurs, les gouvernements, les religions. On y reconnoîtra sur-tout cet amour de l'humanité, premier mobile d'un Philosophe qui, en parcourant ce malheureux globe, voudroit pouvoir lui être utile.

Bibliographie

- Bartlett, Roger P. (1979): *Human capital, the settlement of foreigners in Russia 1762–1804*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Bartlett, Roger P. (1982): « Diderot and the foreign colonies of Catherine II ». *Cahiers du monde russe et soviétique* 23.2, avril–juin 1982: 221–241.
- Bartenev, Piotr I. (éd.) (1883): *Archives du prince Vorontzov*, vol. 29, 21–58. Moscou: s.n.. (Google Books <http://www.ex.ua/view/1085314>).
- Bergmann, Benjamin (1804–1805): *Nomadische Streifereien unter den Kalmücken in den Jahren 1802 und 1803*, 3 vol. Riga: J.G. Hartmann.
- Candaux, J.D. (éd.) (2005): *Deux astronomes genevois dans la Russie de Catherine II, journaux de voyage en Laponie russe de Jean-Louis Pictet et Jaques-André Mallet pour observer le*

¹⁶ Allusion à l'écrasement de la révolte paysanne menée par Pougatchev.

¹⁷ Cette troisième lettre n'a pas été écrite, ou publiée.

passage de Vénus devant le disque solaire 1768-1769. Ferney-Voltaire: Centre d'étude du XVIIIe siècle.

Chabros, Krystyna (1994): « Religion and Culture of the 17th Century Dörböd ». *Ural-Altäische Jahrbücher*, Neue Folge 13: 226–254.

Florovskij, A.V. (1941): « Ein tschechischer Jesuit unter den Asowschen Kalmücken im Jahre 1700 ». *Archiv Orientální* 12: 162–188.

Fondation des archives de la famille Pictet (2012): *François Pierre Pictet (1728–1798), vie et écrits d'un Genevois « aventurier des Lumières »*. Onglet publications. www.archivesfamillepictet.ch (20/11/2017).

Le Roy, Yves (2012): « Un projet de réforme de la poursuite pour dettes sous Catherine II de Russie ». *Commentationes Historiae Juris Helveticae* 9: 69–126.

Pallas, Peter Simon (1776): *Sammlungen zur politischen, physikalischen und moralischen Geschichte der mongolischen Völkerschaften*. St. Petersburg: Kayserliche Academie der Wissenschaften.

Pallas, Peter Simon (1801): *Sammlungen historischer Nachrichten über die mongolischen Völkerschaften*. St. Petersburg: Kayserliche Academie der Wissenschaften.

Perroud, Claude (dir.) (1913): *Lettres de Mme Roland, nouvelle série 1767-1780*, 2 vols. Paris : Imprimerie Nationale.

Pisarevski, Grigory G. (1909): *Iz Istorii inostrannoy kolonizatsii v Rossii v XVIII v.* Moskva : Zapiski Moskovskogo Arkheologitsheskogo Instituta / Pechatnya A.I. Snegirevoy.

Stroev, Alexandre (1997): *Les Aventuriers des Lumières*. Paris : Presses universitaires de France.

Voltaire (1973): *Correspondance and related documents*, definitive edition by Theodore Bestermann. Oxford : The Voltaire Foundation at the Taylor Institution (*The Complete Works of Voltaire / Les Œuvres complètes de Voltaire*, vol. 25, années 1762–1763).

Note de l'éditeur: Les lettres de François Pierre Pictet comptent parmi les premiers témoignages en Europe occidentale sur les Kalmouks. Une source encore plus ancienne semble être la relation du jésuite tchèque Jan Milan, qui visita un groupe kalmouk à Azov et Taganrog en 1700 et qui en publia, la même année, un récit latin détaillé et riche (voir Florovskij 1941). Le rapport de Milan est donc clairement antérieur à celui, bien connu, de S.P. Pallas (1776 et 1801). Finalement, il paraît utile de mentionner aussi le reportage de Benjamin Bergmann, intitulé *Nomadische Streiferien unter den Kalmücken in den Jahren 1802 und 1803* et publié entre 1804 et 1805 à Riga. Pour une mise en contexte plus approfondie le lecteur est renvoyé à Chabros 1994.